

ÉGALITÉ ENTRE LES FEMMES ET LES HOMMES

FIN DE RÉCRÉ POUR LA MIXITÉ


Question
SANTÉ



EDUCATION PERMANENTE



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Le monde entier est un théâtre, hommes et femmes, tous, n'y sont que des acteurs, chacun fait ses entrées, chacun fait ses sorties, et notre vie durant, nous jouons plusieurs rôles.

William Shakespeare (Comme il vous plaira, Acte II, scène 7)

Les grandes guerres sont celles qui sont menées entre les sexes plutôt qu'entre les nations.

Groucho Marx



Réalisation Service Education permanente/Question Santé asbl
Texte Pascale Gruber/Question Santé
Graphisme Carine Simon/Question Santé
Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Editeur responsable Bernadette Taeymans 72, rue du Viaduc – 1050 Bruxelles
D/2017/3543/11

«Les garçons, ils sont trop bêtes !»

«- Mamy, mamy, on a tous été punis en classe. Tout ça parce que les garçons n'arrêtaient pas de faire les idiots. C'est pas juste, c'est toujours à cause d'eux! Et puis à la récré aussi, ils nous embêtent. Pfff ! Ce serait mieux rien qu'entre filles! Dis mamy, de ton temps, ils étaient déjà aussi bêtes, les garçons ?

- De mon temps ? Eh bien, franchement, je ne sais pas. Tu sais, quand j'étais petite, et ça ne remonte pas au temps des dinosaures, les garçons allaient dans des écoles pour garçons, et les filles, dans celles pour filles. Alors pour mes soeurs et moi, à ton âge, les garçons, c'était vraiment un monde à part.

- Ben... pas sûr que ça ait changé !»

Nous l'avons (presque) oublié mais, à l'école, la mixité est loin d'être une pratique ancienne. En fait, sa généralisation remonte aux années 1970. Plus fort encore : officiellement, en Communauté française, il a fallu attendre 1997 pour qu'elle devienne une obligation légale. Il y a vingt ans seulement... Depuis lors, l'idée de mélanger filles et garçons dans nos écoles, nos athénées, nos universités, les mouvements de jeunesse, mais aussi dans le monde du travail, nos vies associatives, culturelles, militantes ou sociales, est devenue... une évidence. Enfin, presque pour tous. Dès la fin du XX^e siècle, des voix se sont élevées pour dire qu'à l'école, la mixité n'était pas forcément une panacée. Ces dernières années, ces paroles se font plus fortes. Plus déterminées et plus militantes, aussi.

Etonnamment, ceux qui réclament un enseignement «filles et garçons séparés», ne sont pas tous des traditionalistes d'extrême-droite et/ou des personnes d'obédience religieuse. Ces opposants «classiques» ont été rejoints, entre autres, par des sociologues, des pédagogues et des féministes engagées. De plus, l'école n'est pas la seule à se trouver dans leur viseur. Dans la vie civile, les «anti-mixité» ont déjà obtenu quelques succès. Ainsi, des activités de loisirs (comme des courses à pied ou des créneaux horaires dans des piscines) sont parfois réservées aux seules filles. De même, des femmes disent apprécier de pouvoir fréquenter des espaces de sport qui leur sont exclusivement dédiés. Récemment, dans des colloques ou lors de manifestations dans les rues de Belgique, de France, de Suisse ou d'ailleurs, des femmes ont également exclu explicitement toute présence masculine : elles discutent ou marchent seules.

Résumons la situation. Aux yeux d'une grande majorité des personnes, la mixité est un gage ou un garant d'égalité, une arme majeure contre la discrimination. Pour d'autres, ce même concept ne serait qu'une façade, une tromperie, un mensonge, une promesse non tenue, sinon une escroquerie en défaveur de l'un des genres (comprenez : le féminin).

La guerre des sexes serait-elle (re)déclarée ?

Pourquoi la mixité devient-elle un sujet de contestation ?



Petit détour parlant (et par la langue)

Le mot «mixité» est loin de remonter aux calendes grecques. Au XIX^e siècle, lorsque ce sujet a commencé à prendre une certaine importance, on parlait de «coéducation»¹. Ou de «gémiation» pour évoquer le regroupement par âge de garçons et de filles, par petits effectifs et dans des classes uniques.

Le mot mixité a émergé dans les années 1950 et uniquement en référence au contexte scolaire. Voilà ce qu'en disait, en 1963, le Grand Larousse encyclopédique :

Mixité (n.f) : Etat d'une école où les filles et les garçons sont admis. Certains éducateurs émettent des doutes sur l'efficacité de la mixité.

Et paf ! Visiblement, en cette deuxième partie du XX^e siècle, le concept était loin d'emporter tous les suffrages...

Pourtant, dans le courant des années 1990, ce mot a fini par s'imposer de manière positive, y compris en dehors de l'école. On a alors encouragé les mixités sociales, culturelles, religieuses, spatiales... Toutes étaient censées s'inscrire dans la mouvance d'une aspiration politique visant à davantage d'égalité, sinon de fraternité et de justice.

Notre siècle a supplanté un autre mot à celui de mixité. Désormais, on parle plus couramment de diversité. Et la mixité, alors ? Eh bien, elle est, de nouveau, surtout accolée à la scolarité.

La mixité se résume-t-elle
à «mettre ensemble» filles et garçons ?





Les filles ont (le) mauvais genre

«Les filles apprendront à lire, écrire, compter, les éléments de la morale républicaine, elles seront formées aux travaux manuels (...) talents utiles dans le gouvernement d'une famille.» Décret du 7 Brumaire an II (28 octobre 1793), France.

Historiquement, dans nos pays, hommes et femmes cohabitent depuis des siècles. Ils et elles se côtoient tant dans la sphère privée (en famille) que publique : dans la rue, les marchés et les magasins, les lieux de culte ou de loisirs, le travail... Tous ces mélanges sont à l'origine de relations qui dépassent les critères amoureux, sexuels ou familiaux. En effet, les contacts créent des liens d'amitié, des échanges de savoir, un partage de l'espace privé/public. Bref, une co-éducation, dont on s'est contenté pendant des siècles.

Longtemps, les hommes ont estimé que mieux valait se garder de «fréquentations indécentes» durant la scolarité. Et ils ont imposé ce diktat. Selon eux, cette option permettait aussi de «préserver» les filles. Franchement, affirmaient-ils aussi, ces dernières avaient-elles vraiment besoin d'instruction ? Ou de la même éducation que celle dispensée aux garçons ? N'était-il pas plus «efficace» de former les filles aux tâches correspondant à leurs vrais (et seuls ?) talents «naturels», ceux qui leur permettent de devenir des «fées du logis» ou les «gardiennes du foyer» ? Dans une telle perspective, mêler filles et garçons sur des bancs d'école aurait-il eu un sens ? N'était-il pas logique de proscrire les écoles «mixtes» ?



La mixité scolaire est-elle une nécessité ?
A quelles répercussions faut-il s'attendre si filles et garçons bénéficient
d'une même éducation ?
La mixité fait-elle peur et pourquoi ?



Parce qu'ils/elles y croyaient

«La co-éducation donne lieu à une émulation plus grande entre les élèves, favorise leur enrichissement intellectuel réciproque; elle provoque l'usure des curiosités malsaines, sans qu'aucun incident sexuel ait pu être imputé à ce système pédagogique.» Fédération nationale des parents d'élèves (France, 1961).

Au final, il a fallu bien des batailles pour briser les tabous et entraîner un partage égalitaire de l'instruction entre filles et garçons. Souvent, ces luttes ont été menées par des femmes et des hommes impliqués dans des mouvements de rénovation de la pédagogie.

Ainsi, par exemple, en France, Paul Robin, à l'origine en 1880 d'un établissement expérimental d'éducation libertaire, entendait «prendre l'enfant dans sa globalité pour former un citoyen responsable, en s'appuyant sur des valeurs de justice et d'égalité. La mixité filles-garçons est donc une condition».

En pratique, les premières «expériences» scolaires de co-éducation ont essentiellement été menées dans des établissements privés. Dès que l'on abordait ce modèle d'enseignement en suggérant de le généraliser,

les résistances restaient fortes à très fortes, y compris au cours du XX^e siècle. Pourtant, de leur côté, certains mouvements de jeunesse avaient franchi le cap et opté, eux aussi, pour une pédagogie reposant sur la mixité.

Celles et ceux qui se sont battus pour instaurer la mixité à l'école ou dans les activités de loisirs se fondaient sur plusieurs postulats. Par exemple, ils estimaient qu'il s'agissait d'un passage obligé pour un bon développement psychique de l'enfant. Ils pensaient aussi que la co-éducation était propice à entraîner une influence positive des un-e-s sur les autres et une complémentarité. Il ne s'agissait pas seulement d'instruction, disaient-ils, mais d'apprendre également à se comporter avec l'autre sexe. Cela ne s'enseignait pas : il fallait l'exercer.

Fondamentalement, pour ces pionniers (ou ces utopistes?), le mélange des sexes allait de pair avec le développement d'une société démocratique. De quoi convaincre et emporter les foules (et leurs dirigeants) ? Pas forcément !

Pour quelles raisons s'opposerait-on
à la mixité scolaire ?



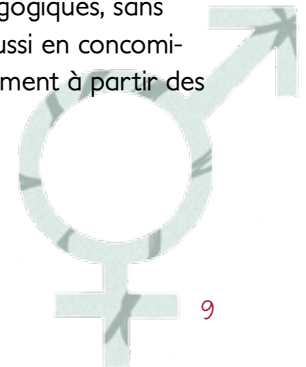
Sauvée par l'argent !

«De toutes les révolutions pédagogiques du siècle, la mixité est l'une des plus profondes. Elle oppose l'école de notre temps à celles de tous les siècles précédents.» Antoine Prost, historien et pédagogue².

Certes, le combat des «hérauts de la mixité scolaire» a contribué à faire bouger les lignes. Mais, pour entraîner un vrai changement de cap, un autre facteur s'est avéré déterminant. Étonnamment, il est d'ordre... économique.

Villes et villages avaient investi dans la construction d'établissements scolaires majoritairement destinés aux garçons³. Or, dans un certain nombre de communes, il n'était pas toujours aisé de remplir ces établissements. Pour des motifs économiques, des filles y furent donc admises, souvent dans des classes séparées et avec d'autres moments de récréation. Ainsi, l'honneur était sauf. Si ce n'est que «le ver était dans le fruit» (comme aurait dit Eve)...

Au final, expliquent les historiens, «dans l'enseignement secondaire, après la Deuxième Guerre mondiale, la mixité s'est introduite malgré elle, pour des raisons éloignées de choix éducatifs ou pédagogiques, sans forcément être voulue». Malgré tout, nul ne nierait que cette «révolution tranquille» était aussi en concomitance avec l'évolution des mœurs, et sous l'influence des mouvements féministes qui, notamment à partir des années 70, ont poussé la société à regarder les femmes autrement.



En tout cas, comme l'explique Geneviève Pezeu⁴, spécialiste des questions d'égalité, «les adultes ont accepté l'idée de mixité, mais ils ont rarement pris conscience de leur rôle pour faire vivre cette mixité». Il n'en reste pas moins que, sur un plan symbolique, avec la fin des écoles «séparées», c'est bien le modèle patriarcal traditionnel et inégalitaire qui venait d'être renversé...

Une mixité non choisie «par conviction»
a-t-elle pu être un frein
au développement des idéaux qui sous-tendaient ce concept ?

La révolution n'est pas passée par là

Une fois la mixité installée dans les classes, l'essentiel était-il acquis ? Une étape menant à l'égalité des sexes avait été franchie. A ce stade, suffisait-il de laisser du temps au temps pour gommer les inégalités du passé ? Cela ne s'est pas vérifié : malgré plusieurs générations éduquées dans un contexte de mixité, les études montrent que filles et garçons continuent à ne pas bénéficier des mêmes chances.

En pratique, les filles réussissent mieux leur scolarité que les garçons, y compris dans le secondaire et dans le supérieur. Partout, elles font la course en tête, doublent moins, montrent des compétences supérieures, tant à l'oral qu'à l'écrit. Pourtant, elles continuent à occuper majoritairement les filières littéraires ou sociales. Souvent, on les y oriente plus «facilement», comme si cela était «naturel». Pendant ce temps, les garçons occupent toujours massivement les branches scientifiques ou d'ingénierie.

Biologiquement, aucune différence d'intelligence ou de capacité sociale n'a été démontrée entre les deux genres. Alors pourquoi filles et garçons ne partagent-ils pas équitablement les mêmes filières, les mêmes futurs métiers, les mêmes perspectives de développement ? Pourquoi les filles, pourtant plus « brillantes » au niveau des résultats, n'ont-elles pas développé cette confiance en elles qui leur permettrait de tout imaginer, de tout tenter, y compris lorsque cela suppose de se lancer dans des études reposant sur les maths ou les matières « scientifiques » ? Sortiraient-elles de l'école en ayant intégré un « statut de dominées » ? C'est précisément ce que prétendent de nombreuses analyses, souvent mises en avant dans les milieux féministes qui plaident contre la mixité.

Qui plus est, voilà que les garçons, eux aussi, n'auraient pas grand chose à gagner d'un enseignement reçu en commun avec des filles. En effet, selon certains sociologues⁵, la réussite « spectaculaire » de ces dernières entraînerait le désarroi des garçons, leur malaise. Cette situation irait jusqu'à remettre en cause leur identité, en particulier chez les jeunes appartenant à des milieux défavorisés. Elle expliquerait le développement de comportements sexistes ou violents chez certains de ces petits mâles, frustrés de ne pas être « les meilleurs ». Ou les dominants. Un retour à la case départ, en pire ?

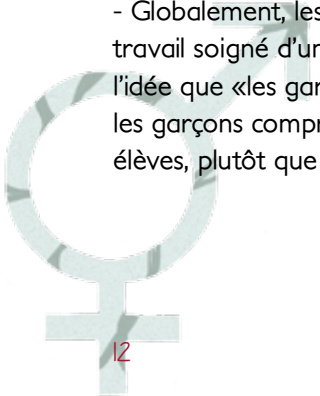
Suffit-il de mettre filles et garçons ensemble
pour effacer des siècles de préjugés ?



Une recette qui ne marche pas

Voici les résultats de quelques études concernant la pratique ou les effets de la mixité en classe :

- Selon de nombreuses recherches, quel que soit le niveau, les enseignantes interagissent davantage avec les garçons que les filles, en leur donnant plus souvent la parole et en évaluant plus leurs réponses. Aux garçons, reviennent les questions complexes ou ouvertes. Aux filles, on réserve souvent les questions fermées, à choix multiples, ou celles destinées à rappeler ce qui a été transmis par l'enseignant.
- En classe, les enseignants consacrent plus de temps aux garçons qu'aux filles. De plus, ils personnalisent davantage leur enseignement lorsqu'ils s'adressent à eux : les filles sont plutôt traitées comme un groupe.
- De manière générale, les enseignants s'attendent à la docilité des filles et à l'indiscipline des garçons. Les filles sont davantage sanctionnées lorsqu'elles se permettent des «écarts de conduite».
- Globalement, les enseignants trouvent les garçons «intelligents, mais un peu brouillon». Généralement, le travail soigné d'une fille est moins félicité que celui d'un garçon. Les professionnels de l'enseignement ont dans l'idée que «les garçons pourraient mieux faire, avec un peu d'effort» alors que «les filles apprennent ce que les garçons comprennent». Pour résumer, c'est le côté «bosseur» et «zélé» des filles qui en ferait de bonnes élèves, plutôt que leurs talents ou leurs capacités.



- Enfin, et pour répondre aux sociologues qui incriminent la présence des filles afin d'expliquer les échecs et les comportements sexistes des garçons, voici une dernière étude, menée par le Pr Patrick Aebischer, professeur en neurosciences.

Si l'on compare des groupes d'élèves mixtes à des groupes non-mixtes, les garçons placés dans des groupes de filles produisent de bien meilleurs résultats que ceux des groupes exclusivement masculins. Pour les filles, peu importe le groupe dans lequel elles se trouvent : leurs performances restent les mêmes. Cette recherche montrerait donc que la mixité profite aux garçons : sans les filles, ils seraient «moins bons». Il reste que, bien évidemment, au sein de classes non-mixtes, certains d'entre eux seraient forcément... premiers de classe. Mais comme le disait Corneille (l'auteur, pas le chanteur) dans Le Cid, «A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire».

Pour quelles raisons la mixité ne produit-elle pas
les effets auxquels on s'attendait ?

Et ça continue encore et encore...

Les défenseurs historiques de la mixité se sont-ils fourvoyés lorsqu'ils ont cru qu'en mélangeant filles et garçons, on ferait simplement naître... des élèves, c'est-à-dire des êtres neutres et indifférenciés se retrouvant sur un pied d'égalité ?

En théorie, la mixité est censée favoriser l'émancipation en donnant un droit égal d'accès à tous les savoirs. En pratique, on lui reproche pourtant de demeurer un instrument de reproduction des rapports sociaux

traditionnels entre les sexes. De fait, l'école reproduit une société où les stéréotypes et les inégalités existent toujours...

Pourquoi l'école ne parvient-elle pas à offrir de mêmes chances aux filles et aux garçons ? L'une des réponses à cette question repose sur les résultats de nombreuses études. Elles montrent que, faute de formation adaptée, les enseignants contribuent trop souvent à perpétuer des stéréotypes de genre, ou même à les amplifier, en fonction de leurs propres normes et préjugés.

En fait, souvent non sensibilisés à cette problématique, tous ne considèrent pas forcément la mixité comme un outil, un instrument pédagogique qui pourrait conduire à un rééquilibrage des relations entre les sexes. Pour le dire autrement : les pratiques pédagogiques n'ont pas été adaptées à ceux et à celles à qui elles sont destinées, en tenant compte des spécificités de genres.

Un autre facteur contribue à faire perdurer cette situation. Les enseignants s'appuient (ou se sont longtemps appuyés) sur des manuels ou des programmes scolaires qui tardent (ou qui ont tardé) à expurger leur vision centrée sur des personnages majoritairement masculins. Or, même les sentiments exprimés dans ces ouvrages sont (étaient) pour le moins « genrés ». Aux garçons, la force, le courage, la colère, le commandement. Aux filles, la tendresse, la peur, la dépendance... Vous avez dit égalité ?

Peut-on parvenir à l'égalité
sans une réflexion sur nos stéréotypes et nos préjugés ?

Mixité : la récré est finie

Pour que la mixité produise des effets positifs autant sur les filles que sur les garçons, sans doute faudrait-il généraliser les dispositions pédagogiques qui n'encouragent pas la domination des garçons et rester attentif aux enjeux de pouvoir entre les élèves. Pour atteindre de tels objectifs, les enseignants devraient modifier leurs pratiques, en s'appuyant sur des mesures et des attitudes permettant d'éviter de reproduire ou de transmettre des stéréotypes et des préjugés. Ainsi, par exemple, dans les groupes mixtes, les profs veilleraient à ce que ce ne soit pas systématiquement les filles qui prennent des notes et les garçons qui parlent...⁶

En Fédération Wallonie-Bruxelles, il est prévu qu'un espace en ligne⁷ regroupe prochainement des outils théoriques et pratiques utiles à créer l'égalité entre filles et garçons, de la maternelle au supérieur. Un site dédié à la Direction Egalité des Chances propose déjà différentes ressources ou formations⁸.

Par ailleurs, des ministres de l'Enseignement (en France, par exemple) ont également suggéré de «prendre en compte la dimension sexuée dans l'ensemble de la démarche éducative, avec la mise en place de mesures spécifiques en direction des filles». Le but ? Faire bénéficier ces dernières d'une meilleure orientation scolaire et leur donner les moyens de sortir d'une sorte de «déterminisme professionnel».

Ira-t-on jusqu'à instaurer une «discrimination positive», au moins le temps d'un «compromis temporaire», en faveur des filles ? Certains le préconisent. Ainsi, ils proposent déjà de les interroger davantage que les garçons dans les matières scientifiques, afin de prouver aux filles que ces sujets leur sont ouverts et accessibles.

D'autres pistes envisagées sont plus radicales, avec l'idée de donner certains cours séparément. Et pas seulement ceux d'éducation sexuelle : les maths, les sciences, la langue maternelle seraient concernées. Des établissements (par exemple, aux Etats-Unis) ont déjà adopté ce modèle.

Enfin, d'autres intervenants vont encore un pas plus loin : puisque la mixité «ne marche pas», disent-ils, mort à la mixité. Et retour aux classes (et/ou aux écoles) séparées.

La mixité à l'école fait-elle plus de mal que de bien ?
Faut-il oser la supprimer pour faire avancer l'égalité entre les sexes ?



T'es pas de ma bande

«Les femmes étant victimes d'une oppression spécifique, il est justifié qu'elles aient des espaces non mixtes de lutte et d'apparition publique.» Jean-Christophe Iriarte Ariola, militant de Ensemble⁹.

«Manifestons entre féministes de façon non-mixte pour dénoncer l'austérité patriarcale, les mesures gouvernementales sexistes, transphobes, homophobes, colonialistes et racistes, la culture du viol et nos oppressions quotidiennes.» Déclaration des organisatrices d'une manifestation non mixte, planifiée par le groupe des «Hyènes en jupons» (Canada, avril 2015).

«Avec Feminisme Yeah!¹⁰ nous pouvons parler librement des réalités qu'on vit au quotidien en tant que femme (...). Ainsi, on prend mieux conscience de l'oppression qui nous est commune. C'est très utile pour s'auto-motiver collectivement, s'aider à prendre (et oser prendre) la parole dans les espaces mixtes, où encore bien

trop souvent les hommes monopolisent le temps de parole et les instances de décision (...). C'est indispensable pour dégager des stratégies de luttes adaptées (...). Alors que le capitalisme se joue des femmes en faisant croire à une égalité formelle, en réalité les femmes restent les plus opprimées des opprimés.» Site de la LCR (Ligue communiste révolutionnaire), mars 2014.

«La maire de Paris refuse que la première édition du festival NYANSAPO, accusé d'être 'interdit aux blancs' par ses détracteurs, se tienne du 28 au 30 juillet à Paris.» (leparisien.fr, mai 2017).

La mixité, jugée incapable d'avoir créé les conditions d'une réelle égalité hommes/femmes, aurait failli. Il faudrait donc la repenser. Et même parfois s'en passer, à l'école et/ou ailleurs.

En mai dernier, à Bruxelles, une conférence-débat organisée par le centre Librex a permis de présenter et de défendre un «entre-soi» préconisé par certaines femmes ou certains groupes de femmes et/ou de militantes.

«La non-mixité est perçue comme un échec démocratique, un apartheid, une ségrégation. Effectivement, quand elle est imposée, elle entraîne des formes de discriminations et, comme telle, elle doit être combattue», ont admis les oratrices¹¹. Cependant, ont-elles expliqué, lorsque la non-mixité est choisie librement par les femmes, lorsqu'elle devient une politique revendiquée, cela change la manière de considérer les choses. Dans ce cas-là, le mot "discrimination" ne serait pas de mise. «Si certains groupes souhaitent le droit à une non-mixité, au nom de quoi l'interdirait-on ?», a ainsi interrogé Irène Kaufer, militante féministe et écrivain.

Si certaines femmes n'éprouvent pas le besoin d'être ensemble, ce n'est pas le cas de toutes, ont rappelé les oratrices. Des espaces non-mixtes pourraient donc répondre à leurs besoins spécifiques. «C'est le cas, par exemple, pour aborder des expériences communes à toutes les femmes comme le rapport à la peur de la

violence masculine ou pour des sujets comme le viol ou les violences conjugales. Certaines femmes ne parlent pas de tels thèmes (déjà difficiles à aborder entre femmes) en présence d'hommes», a souligné Irène Kaufer.

Aux yeux de féministes engagées, les activités non-mixtes devraient donc être considérées comme un outil politique, utilisé par des dominées afin de mettre fin à leur domination. Au bout du combat : l'émancipation du genre opprimé.

Ces séparations (annoncées comme transitoires) entre hommes et femmes mais aussi, comme lors du festival NYANSAPO, entre certaines femmes et d'autres (les femmes blanches n'étaient pas admises à toutes les discussions), sont-elles LA solution ? Mèneront-elles à une véritable égalité entre hommes et femmes ? Au contraire, annoncent-elles davantage de divisions, d'incompréhension, de rejets, de luttes de pouvoir ? A ce stade, une seule certitude : publié début novembre 2017, le rapport annuel du Forum économique mondial (WEF) sur la parité entre hommes et femmes a annoncé que les inégalités entre les sexes se sont creusées cette année, après dix ans de progrès constants en matière de parité des genres. L'analyse, réalisée dans 144 pays, porte sur les inégalités dans le monde du travail mais aussi dans les domaines de l'éducation, de la politique et de la santé. Toujours selon ce rapport, au rythme actuel, pour atteindre l'égalité hommes/femmes au travail, il faudra attendre l'année... 2234.

Epilogue non daté

« Mamy, Mamy, y'a eu un nouveau à l'école aujourd'hui. Il s'appelle Gaspard. Ce qu'il est drôle, presque autant qu'Olivia ! En classe, il a fait rire tout le monde, même la maîtresse. Et à la récré, après avoir fait un foot, il est venu nous demander s'il pouvait jouer avec nous, les filles. Mamy : Pourvu que ça dure. »

1. Les explications historiques sont issues du dossier «Filles et garçons à l'école. Une histoire de la mixité. Geneviève Pezeu, in Cahiers pédagogiques du CRAP (Centre de Recherche et d'Action Pédagogiques).
2. In «Histoire de l'Enseignement et de l'Education», Librairie de France.
3. En Belgique, c'est en 1842 qu'une loi a organisé l'enseignement primaire, prévu pour être uniquement confessionnel.
4. «Filles et garçons à l'école. Une histoire de la mixité. Geneviève Pezeu, in Cahiers pédagogiques du CRAP (Centre de Recherche et d'Action Pédagogiques).
5. «Les pièges de la mixité scolaire», Michel Fize, 2003, Presses de la Renaissance. Voir aussi sur ce thème les travaux des sociologues Daniel Welzer-Lang et Hugues Lagrange.
6. Dans les mouvements et organisations de jeunesse mixtes, ce débat est également en cours depuis quelques années afin de penser, autrement, la cohabitation. Et éviter, par exemple, que les garçons fassent systématiquement les constructions et le feu...
7. Il devrait être disponible en février 2018.
8. <http://www.egalitefillesgarcons.be/> et <http://www.egalite.cfwb.be/index.php?id=12070>
9. Mediapart, avril 2014.
10. Contact : feminisme.yeah@gmail.com
11. Propos tenus lors de la conférence organisée par le Librex le 23 mai 2017 : «La non-mixité en question(s)», avec Irène Kaufer, Aurélie Leroy et Fathy Sibi.



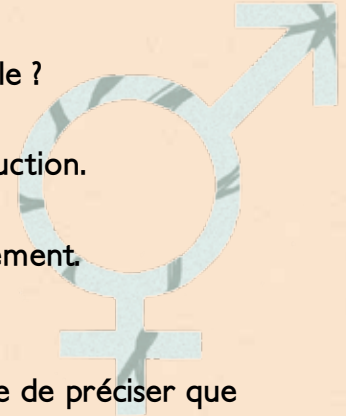
Pour quelles raisons filles et garçons partagent-ils les mêmes bancs à l'école ?

Réponse 1. Pour que les filles puissent bénéficier d'un même accès à l'instruction.

Réponse 2. Parce que la mixité à l'école est un pilier de la mixité sociale.

Réponse 3. Parce qu'une société démocratique ne peut se concevoir autrement.

Réponse 4. Parce que cela revenait moins cher.



Si vous avez répondu 1, 2, 3... et 4, vous avez raison. Mais il n'est pas inutile de préciser que la mixité scolaire est loin d'avoir produit tous les effets idylliques promis par les réponses 1, 2 et 3. Dès lors, depuis plusieurs années, des voix s'élèvent, y compris parmi des sociologues, des pédagogues et des féministes, pour que l'on aménage ou que l'on supprime la mixité. En effet, actuellement, via cette dernière, on conforterait la domination des hommes sur les femmes. Cette revendication ne touche pas uniquement l'école.

Mais comment en est-on arrivé là ?

Cet outil pédagogique s'adresse à tous les publics. Il est téléchargeable sur le site www.questionsante.be

Edition 2017